Ami du Clergé du 17 mars 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de Pâques. — II. Les Juifs et la Résurrection, 145. — III. Les triomphes de Jésus, 146. — IV. Pâques et la Sainte Vierge, 148.
Sur les Epîtres du dimanche. — XXI *Quasimodo :* Les divins témoignages, 150. — XXII. *2e Dim. après Pâques :* L'imitation de Notre-Seigneur, 151.
Trois conférences sur la Résurrection de N.-S. Jésus-Christ. — I. Le fait 153. — II. Les objections, 156. — III Les preuves, 158.

POUR LA FÊTE DE PAQUES

II

LES JUIFS ET LA RÉSURRECTION

Mes frères,

Qu'on le veuille ou non, il est impossible de rester insensible à la solennité de ce jour, car le Christ porte un nom qu'on ne peut supprimer de l'histoire, pas plus que le fait de sa vie, de sa mort, de sa résurrection.

Pâques ! pour le croyant c'est le triomphe de la vie sur la mort, de l'amour sur la haine, de la foi sur l'incrédulité.

Pâques ! pour l'incrédule c'est le réveil des problèmes troublants qui jettent la haine dans son cœur ou l'inquiétude dans son esprit.

Or ce dernier état d'âme fut celui des Juifs devant le fait de la résurrection.

Arrêtons-nous ce matin un instant à le considérer, et nous en tirerons cette conclusion qu'on ne peut pas être vraiment indifférent à la religion du Christ : on est pour elle ou contre elle.

I

Mécontents parce que l'enseignement de Notre-Seigneur condamne leur conduite et que le nombre de ses disciples va grandissant, les Juifs cherchent des prétextes pour se défaire de Jésus, ils protestent, s'indignent chaque fois qu'il opère un miracle de guérison un jour de sabbat. Ils crient au scandale quand il affirme plus ou moins ouvertement sa divinité par ses paroles et par ses actes, comme le jour où il pardonne les péchés au paralytique. Aussi, l'influence de Jésus s'étendant chaque jour, ils décident sa mort. Quand il paraît dans le Temple pour la fête des Tabernacles, il peut leur dire sans en recevoir de démenti : « Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? » Au jour de la fête de la Dédicace, dans le Temple, ils prennent des pierres pour le lapider : — « Je vous ai montré beaucoup de bonnes œuvres venant de mon Père ; pour laquelle me lapidez-vous ? » leur demande-t-il.

Enfin, au moment de la Pâque, la trahison de Judas aidant, les Juifs s'emparent de Notre-Seigneur, simulent un jugement, le font ratifier par Pilate et consomment leur forfait sur le Calvaire. Ils voient leur victime expirer dans les supplices et c'est pour eux une profonde satisfaction.

Ils ne craindront plus ce regard scrutateur qui descendait jusqu'au fond de leurs âmes pour y lire leurs pensées perfides. Ils n'entendront plus ces paroles cinglantes comme un coup de fouet, auxquelles ils ne pouvaient répondre parce que la vérité était trop éclatante. C'est fini, le triomphe de ce perturbateur s'évanouit dans l'ignominie de la croix, et les cris de haine qui viennent de lui faire escorte sont la preuve que sur le peuple l'autorité des Princes des Prêtres, des Anciens, des Pharisiens va retrouver toute sa puissance.

Les Juifs sont heureux.

M. f., pas autant qu'ils le paraissent. A la joie va succéder l'inquiétude.

Dès le jour du sabbat ils se réunissent. Une pensée les hante. Jésus a dit plusieurs fois qu'il ressusciterait d'entre les morts. Chose triste à dire : les ennemis de Notre-Seigneur croient à la résurrection plus que les disciples. Ils la redoutent, car la haine a parfois des intuitions plus profondes que l'amour.

Ils viennent trouver Pilate : « Seigneur, nous nous rappelons que cet imposteur, lorsqu'il vivait encore, a dit : « Après trois jours je ressusciterai. » Commandez donc qu'on garde le tombeau jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent enlever le corps et disent au peuple : « Il est ressuscité, » car cette dernière erreur serait pire que la première. »

Pilate, qui en a déjà trop de cette affaire, répond seulement : « Vous avez des gardes, faites comme vous l'entendrez. »

Et les Juifs, après avoir constaté que le corps du Sauveur est bien dans le sépulcre, ferment soigneusement celui-ci, apposent leurs scellés sur la pierre et font monter une garde sévère.

Vaine prudence qui ne sait pas ou qui n'a pas compris la parole du Maître : « Je donne ma vie pour la reprendre de nouveau. Personne ne me l'ôte, je la donne moi-même. J'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre. Tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. » (Jo., x, 17-18).

Et le soleil de Pâques est à peine levé que le Christ Sauveur est sorti de son tombeau. La terre tremble comme elle a tremblé à l'heure de la crucifixion. Un ange éclatant de lumière pousse d'un geste la pierre sépulcrale, les soldats effrayés tombent la face contre terre, comme morts. Puis venant à la ville ils annoncent aux Princes des Prêtres tout ce qui s'est passé.

Immédiatement ceux-ci font appel aux Anciens ; ils tiennent conseil. Que faire ?

Devant le fait de la résurrection dont ils ne doutent pas, ils ne trouvent d'autre solution que cette vaine échappatoire : fermer la bouche des soldats en leur donnant une forte somme d'argent : — « Vous direz : « Ses disciples sont venus pendant la nuit et ils l'ont enlevé pendant que nous dormions. » Et si le gouverneur l'apprend, nous le persuaderons et nous vous mettrons à couvert. »

« O prudence endormie qui prend le sommeil à témoin ! s'écrie S. Augustin. Si les gardes dormaient, qu'ont-ils pu voir ? S'ils n'ont rien vu, de quoi témoignent-ils ? Et s'ils ont vu les voleurs, pourquoi ne les ont-ils pas arrêtés ? »

Et en effet, m. f., cette attitude des Juifs est l'aveu de leur défaite. Ils sont l'autorité : si le

corps de Jésus a été dérobé, qu'ils parlent, et tout Jérusalem les écoutera. Qu'ils fassent une enquête, et la lumière sera éclatante pour eux. Ils sont la force : qu'ils arrêtent les apôtres, les confondent et les condamnent.

Les Juifs ne feront rien de tout cela et leur attitude est l'aveu de leur foi en la résurrection du Sauveur.

Et maintenant considérons ces mêmes Juifs devant la prédication des apôtres. Ils n'ont qu'un souci : leur interdire d'annoncer cette résurrection qui les condamne.

Cinquante jours à peine se sont écoulés, et les apôtres peureux, craintifs pendant les jours de la Passion, prêchent publiquement la résurrection de Jésus.

Ecoutez-les au sortir du Cénacle : « Hommes d'Israël, Jésus de Nazareth vous l'avez mis à mort, le crucifiant par les mains des méchants; mais Dieu l'a ressuscité en brisant les étreintes de l'enfer. » Pierre et Jean montent au Temple ; un boiteux leur demande l'aumône. Pour réponse Pierre lui dit : « Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche. » Et comme le peuple s'émerveille devant la puissance des apôtres : — « Dieu, dit S. Pierre, a glorifié son Fils Jésus que vous avez livré, renié devant Pilate ; Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et nous en sommes témoins. »

Alors les Princes des Prêtres, irrités de ce que les apôtres enseignaient la résurrection de Jésus, les font arrêter et emprisonner jusqu'au lendemain.

Le lendemain, les Anciens, les chefs du peuple, Anne le grand-prêtre, Caïphe et tous ceux qui sont de race sacerdotale s'assemblent. Pierre et Jean comparaissent. — « Par quelle puissance et au nom de qui avez-vous fait ce prodige ? » — « Princes du peuple et vous, Anciens, dit S. Pierre, écoutez. Si à cause du bien fait à un infirme nous sommes en jugement aujourd'hui, il faut que vous tous et tout le peuple d'Israël le sachiez : c'est au nom de Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts, c'est par lui que cet homme est ici debout et sain. »

Et les Juifs, ne sachant comment punir les apôtres, à cause du peuple, témoin enthousiasmé du miracle, leur défendent avec menaces de parler et d'enseigner au nom de Jésus.

Naturellement les apôtres ne tiennent pas compte de la défense. Ils sont pris de nouveau, conduits en prison. Pendant la nuit un ange les délivre, et le lendemain, à la stupéfaction de tous, on les retrouve enseignant dans le Temple. Cette fois, les apôtres sont flagellés avec l'interdiction renouvelée d'enseigner au nom de Jésus. Mais ils n'ont qu'une réponse : « Nous ne pouvons pas taire ce dont nous sommes les témoins : il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

II

« *Surrexit Dominus vere.* Le Seigneur est vraiment ressuscité. » C'est le grand fait qui domine l'histoire du peuple juif, car le peuple juif n'a été choisi par Dieu que pour la venue du Messie.

Malheureusement, aveuglé par ses passions, il n'a pas voulu comprendre sa mission. Il a fermé les oreilles à la prédication de Jésus, il a fermé les yeux devant l'évidence des faits miraculeux, il s'est réjoui de son déicide en apposant les scellés sur un tombeau, il a redouté la résurrection, car si Jésus est ressuscité, c'est l'affirmation éclatante de sa divinité, c'est la condamnation de la conduite des ennemis du Sauveur. Et quand le fait de la résurrection fut patent pour tous, les Juifs n'hésitèrent pas à le nier et à le combattre. C'était la parole de Notre-Seigneur vérifiée : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. »

« *Surrexit Dominus vere.* Le Seigneur est vraiment ressuscité ! » C'est le grand fait qui domine l'histoire du monde.

Au-dessus de toutes les questions et de tous les débats qui agitent les hommes, se pose la question religieuse, *la plus universelle,* car nous voyons tous les peuples s'en préoccuper, *la plus grave,* car elle touche l'homme au plus intime de son être, de sa conscience et de son âme, *la plus importante,* puisqu'elle dépasse toutes les questions du temps et traite des intérêts éternels.

Ne croyez pas trop facilement, m. f., ceux qui vous disent que les affaires religieuses ne les intéressent pas. Un jour ou l'autre, dans la vie, la grave et grande question se pose. Elle se pose pour nous comme pour les Juifs : le Christ est-il le Fils de Dieu ? Le Christ est-il ressuscité ? Et il nous faut prendre position : ou bien, comme les Juifs, fermer les yeux devant l'évidence de l'enseignement de la morale, de la sainteté, de la résurrection du Christ ; ou se ranger parmi les apôtres et, quoi qu'il en coûte à la nature, briser avec les passions, le respect humain, marcher à la suite de Jésus-Christ et manger à sa table.

* *

Pour vous, m. f., le choix est fait depuis toujours : vous êtes du nombre des vrais fidèles ; et la lumineuse apparition du Christ au jour de Pâques vous donne l'assurance que vous marchez dans la lumière et la vérité, que vos peines présentes trouveront un jour leur compensation et qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Ainsi soit-il.

III

LES TRIOMPHES DE JÉSUS

Mes frères,

Ils le tiennent donc enfin, ce Jésus de Nazareth qui se disait le Messie, ce prophète qui a dévoilé tant de fois leurs fautes devant le peuple, ce rabbi qui prétendait effacer les péchés, ce possédé du démon qui opérait des prodiges par Béelzébub, cet enchanteur qui leur a échappé si souvent !

Ecoutez leurs cris de triomphe : « Nous l'avons acheté trente deniers à l'un des siens, nous l'avons traîné devant Anne et Caïphe, nous l'avons fait condamner à mort par Pilate, nous l'avons cloué sur la croix, nous l'avons entendu redire d'une voix mourante : *Consummatum est.* Oui, tout est bien fini pour lui, il a avoué sa défaite et le royaume qu'il rêvait est à jamais anéanti ! »

Mais non, rien n'est fini, au contraire tout commence.

Le vendredi, c'est votre jour, ô Juifs, Pâques, c'est le jour de Dieu. Aux trois complots des Juifs contre Jésus : contre son corps, contre son honneur, contre son cœur, Dieu répond par trois triomphes éclatants.

I. — *Complot contre le corps de Jésus*

Ce corps si beau, si admirable, cette humanité sacrée, chef-d'œuvre de la création, voyez ce qu'ils en ont fait.

Ce corps est couvert de plaies affreuses, de blessures atroces, zébré par les coups de fouet, tout disloqué au point qu'on en peut compter tous les os.

Cette tête si belle, si majestueuse, si imposante, la voilà couronnée d'épines ; les cheveux sont arrachés, la barbe collée par le sang coagulé.

Ce visage qui fait l'admiration des anges, de la cour céleste, cette face que Marie a baisée tant de fois, la voilà couverte de crachats, de boue, de sang, livide, meurtrie par les soufflets et les coups.

Ces yeux qui ont pleuré sur Jérusalem coupable, sur Lazare de Béthanie, qui ont converti Pierre, les voilà remplis de larmes sanglantes et couverts des ombres de la mort.

Ces lèvres qui ont prononcé tant de paroles divines, qui ont instruit les foules, appelé au pardon les pécheurs, encouragé les hésitants, les faibles, qui ont commandé à la tempête, à la maladie, à la mort, repoussé Satan, converti la Samaritaine, les voilà desséchées par la soif.

Ces mains qui ont caressé les enfants, béni les pécheurs, guéri les malades, les voilà percées de clous aigus. Ces pieds qui ont couru après la brebis fugitive, qui ont parcouru la Judée, la Galilée, la Samarie, les voilà cloués au gibet. Ce corps dans la force de l'âge, qui n'avait jamais éprouvé la maladie, le voilà étendu sans vie dans le tombeau.

Ah ! oui, vraiment, c'est bien le *Consummatum est*, et les Juifs peuvent se réjouir de leur triomphe.

Juifs déicides, vous aviez entendu Jésus dire un jour en montrant son corps : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours, » et vous redoutiez la réalisation de cette affirmation. Aussi avez-vous mis des gardes autour de son tombeau, scellé la pierre du cachet de la synagogue. Vous vous croyiez donc sûrs de la victoire. Où est votre triomphe ?

A la place de ce cadavre descendu de la croix et mis au tombeau, à la place de ce corps exsangue, défiguré, couvert de blessures, je vois un être vivant plein de gloire et de majesté, rempli d'un merveilleux éclat. Ses plaies brillent comme autant de soleils.

Ce supplicié du Calvaire, je le vois vivant à Jérusalem, au Cénacle, s'asseyant à la table de ses apôtres et conversant avec eux à Emmaüs, sur les bords du lac de Tibériade, en Galilée, à Béthanie, affirmant ainsi sa victoire sur la mort.

Je le vois sur le Mont des Oliviers, s'élevant dans les airs en présence de ses apôtres et de ses disciples.

Et ce Jésus que vous avez crucifié, vous le verrez un jour sur les nuées du ciel venant juger le monde.

Je vous attends ce jour-là ; car nous y serons, Juifs déicides, lâche Pilate, pharisiens haineux, Anne et Caïphe pontifes sacrilèges, Hérode meurtrier et voluptueux.

Si vous ne vous êtes pas convertis avant de mourir, nous serons témoins de votre honte, de votre confusion. Nous vous entendrons vous lamenter et crier dans votre désespoir : « *Ergo erravimus !* Collines, écrasez-nous ; montagnes, tombez sur nous ! » Nous vous entendrons répéter le mot de Julien l'Apostat : « Galiléen, tu nous a vaincus ! »

II. — *Complot contre l'honneur de Jésus*

Jésus, le Verbe de Dieu fait homme, était la sainteté même, la dignité souveraine. Il avait dit un jour : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Et personne n'avait relevé le défi. Mais les pharisiens, les Hérodiens, les Sadducéens ont cherché par tous les moyens à le déshonorer aux yeux du peuple. Ecoutez leurs moqueries, leurs calomnies, leurs insultes :

Qu'est-ce que ce Jésus ? C'est le fils d'un charpentier, charpentier lui-même pendant trente ans. Il n'a été dans aucune école, il ne s'est assis aux pieds d'aucun docteur et il veut nous enseigner !... Il se prétendait le Messie. Est-ce un pareil Messie que nous attendons ? Est-ce ce roi qui doit chasser les Romains et nous rendre les maîtres du monde ? Il voyage comme un pauvre et a dit lui-même qu'il n'a pas où reposer sa tête : il vit d'aumônes.

Ils le font passer aux yeux du peuple pour un séducteur, un malfaiteur, un possédé du démon, un Samaritain, un allié secret des Romains, un ami des publicains.

Auprès de Pilate ils l'accusent d'être l'ennemi de César, un homme qui veut se faire proclamer roi, qui défend de payer l'impôt.

Mais les voyez-vous au pied de la croix, se croisant les bras, ricanant et regardant avec défi Jésus qui agonise !

Ah ! il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même !

S'il est le Messie, qu'il descende donc de la croix, lui qui détruit le Temple et prétend le rebâtir en trois jours !

Et le mauvais larron, mis en croix près de Jésus, joint ses insultes à celles des bourreaux et des pharisiens.

La réponse de Dieu ne se fait pas attendre. A peine a-t-il rendu le dernier soupir que la terre tremble, le rocher se fend, le voile du Temple se déchire du haut en bas, les ténèbres couvrent la terre, des morts sortent de leurs tombeaux et viennent épouvanter les habitants de Jérusalem. Les assistants quittent le Calvaire en se frappant la poitrine. Le centurion s'écrie : « C'était vraiment le Fils de Dieu ! » L'un des larrons avait auparavant publié devant tous la divinité de Jésus de la manière la plus touchante.

Et ce lieu du Calvaire, et cette croix, et ce tombeau vont être vénérés par tous les peuples de la terre. Des millions de pèlerins traverseront les continents et les mers pour venir à Jérusalem et des milliers de guerriers prendront les armes pour délivrer le saint Sépulcre du joug des infidèles.

On regardera comme une faveur insigne de posséder les plus petites parcelles de la croix, de la couronne d'épines, des clous. A Vincennes, Louis IX ira, pieds nus, chercher la couronne d'épines que lui envoie Baudouin, empereur de Constantinople, et il élèvera pour lui servir de reliquaire ce bijou de l'architecture française qui se nomme la Sainte-Chapelle. A Rome, on gravira à genoux les degrés de l'escalier d'où Jésus a été montré au peuple.

En échange de tant d'insultes, d'ignominies, voici

que commence une vie de triomphe et d'hommages sans fin.

Pour un jour d'humiliation, voici des siècles d'adoration. Pour une couronne d'épines, voici le diadème de gloire. Pour un sceptre de roseaux, voici la royauté du ciel et de la terre. Pour un gibet d'ignominie, voici que la croix resplendit sur la couronne des rois et des empereurs. Pour un tombeau obscur, voici que la terre épuisera ses carrières de granit et de marbre pour bâtir à Jésus des basiliques et des monuments grandioses. Pour une troupe de valets, d'archers, de bourreaux, voici le cortège magnifique des pontifes, des ministres du culte, des fidèles. Pour les cris de haine, voici les acclamations sans fin du *Sanctus* des anges, et l'*Hosanna* des siècles, et les *Alleluia* triomphants. Pour le *Crucifigatur*, voici le *Christus vincit, regnat, imperat !*

III. — *Complot contre le cœur de Jésus*

Quand on prononce ce vocable : « cœur de Jésus, » l'esprit pense de suite à un abîme d'amour infini, et l'on se rappelle ces mots qui résument la vie du Sauveur : « Il a passé en faisant le bien. »

Il a nourri les foules, guéri les malades, consolé les affligés. Son cœur s'est penché vers les petits, les pauvres, les enfants. Il a dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes dans la peine. » Il a prononcé des paroles de pardon sur les pécheurs, sur la femme coupable, sur Madeleine, sur la Samaritaine. Il a dit : « Instruisez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur. » Il vient de donner la veille son corps et son sang en nourriture et en breuvage. Il s'est peint sous la figure du bon Pasteur ; il a couru après la brebis rebelle, l'a rapportée au bercail sur ses épaules...

Du côté de ses ennemis, c'est la haine, la haine aveugle qui ne désarme pas. Du côté de ceux à qui il a fait du bien, c'est l'oubli. Du côté de ses apôtres, c'est la lâcheté, la trahison, le reniement.

Qui vois-je au pied de la croix ? Sur douze apôtres, un seul : Jean, sa douloureuse mère, quelques saintes femmes ; c'est tout.

Où sont ses amis, ceux qu'il a guéris, instruits, consolés ? Ils se sont sauvés, ils se cachent, ils n'osent se dire ses disciples, ils lui ont tourné le dos, ils ont fait la solitude autour de lui. Ah ! Jésus, en ce moment, pourrait bien répéter les paroles de l'agonie : « *Tristis est anima mea usque ad mortem.* J'ai cherché quelqu'un pour me consoler et je ne l'ai pas trouvé... Vous qui passez sur le chemin, voyez s'il est une douleur comparable à la mienne ! »

Mais Jésus avait dit aussi : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » Comme ces paroles se sont réalisées ! Comme son cœur si affligé est maintenant consolé ! Il compte maintenant des millions d'âmes aimantes. Il a partout des apôtres qui prêchent sa doctrine et lui donnent de nouveaux adorateurs.

Il a eu des millions de martyrs qui ont versé leur sang pour son amour. Il a des Ordres religieux qui se sont fondés pour réparer les outrages faits à son cœur.

Il a Paray-le-Monial, il a Montmartre. Il a la fête solennelle du Sacré-Cœur. Il a la dévotion universelle du premier vendredi du mois, il a l'intronisation du Sacré-Cœur dans les familles, et pas une église où l'on ne voie un autel dédié au Sacré-Cœur.

* *

Si nous voyons l'Eglise attaquée, persécutée, calomniée, ne craignons pas pour elle : elle a les promesses de son divin Fondateur. La barque sera peut-être ballottée par les vagues ; le pilote est au gouvernail : « *Confidite, ego vici mundum.* Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. » Toujours combattue, elle reste toujours victorieuse. Périodiquement ses fossoyeurs ont proclamé sa mort, et c'est elle qui les a enterrés. Elle est l'épouse du Christ qu'on n'a pu garder au tombeau.

Redisons donc dans toute l'ardeur de notre foi et tout l'élan de notre amour : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !* Ainsi soit-il.

IV

PAQUES ET LA SAINTE VIERGE

Mes frères,

La voici revenue, cette fête de Pâques, la plus belle de toutes les fêtes par l'éclat qui l'environne, lumineuse entre toutes par les leçons qui s'en dégagent, consolante entre toutes par les enseignements et les espérances d'immortalité qu'elle nous apporte.

Il y a deux jours, c'était la Passion ; c'était la défaite qui semblait irrémédiable ; c'était la mort affreuse dans l'abandon total et dans la douleur inexprimable.

Aujourd'hui c'est la résurrection, c'est la victoire, c'est la vie !

O Christ invincible, triomphateur éternel, permettez-nous ce matin de contempler la part de gloire et de bonheur que vous avez faite en ce jour à une âme que vous avez chérie plus qu'aucune autre, que vous avez associée plus qu'aucune autre à vos douleurs : à l'âme de votre Mère, l'auguste Vierge Marie. Ces quelques pensées que nous allons méditer, avec toute la ferveur de notre piété filiale, nous encourageront à l'imiter dans sa fidélité et dans cet amour qui la soutint en la plus cruelle de toutes les épreuves.

I

« Mon âme glorifie le Seigneur ; mon esprit exulte de joie en Dieu mon Sauveur ; car, à partir de maintenant, toutes les générations proclameront mon bonheur ! »

C'est en ces termes, vous le savez, que la Vierge bénie répondit au salut de sa parente Elisabeth, le jour de la Visitation.

Son bonheur, oui, il fut grand quand, à Bethléem, elle put presser sur son cœur le petit enfant qui lui fut donné en la nuit de Noël. Que lui importaient la pauvreté misérable de l'étable, le dénuement de la crèche, l'abandon auquel l'avait réduite la dureté des habitants de la bourgade voisine ! Cet enfant, c'était son Dieu, c'était le Messie attendu depuis des milliers d'années, c'était le Sauveur prédit par les prophètes. Les anges du ciel avaient chanté sa naissance ; les bergers étaient venus l'adorer ; après eux, elle avait vu se prosterner devant lui des rois accourus des lointaines régions de l'Orient. Comme elle était heureuse !

Comme elle était heureuse quand, à Nazareth, elle le voyait, ainsi que l'atteste l'Evangile, grandir en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes ! A mesure qu'avec les années il se développait sous ses yeux comme les autres enfants se dévelop-

pent, c'étaient toujours pour elle de nouveaux sujets d'adoration et d'émerveillement.

Et il lui était soumis ! C'est encore l'Evangile qui le note. Ce Dieu qu'elle savait le Maître du monde, et autour duquel sa foi lui faisait entrevoir toute une cour d'esprits célestes, obéissait à ses moindres désirs et lui prodiguait tous les témoignages de l'affection et de la reconnaissance les plus empressés. Et avec quel bonheur elle pouvait veiller à tous ses besoins, et entourer de sa sollicitude Celui par la Providence duquel les petits des oiseaux trouvent leur nourriture, et le plus caché des brins d'herbe la goutte d'eau qui le fait vivre !

Comme elle était heureuse quand son fils fut devenu jeune homme, et qu'elle le voyait se consacrer humblement, obscurément, aux travaux de son métier ! Ce labeur, en de telles mains, était si saint et si auguste ! Et quelle joie quand, à la chute du jour, le charpentier divin venait s'asseoir à ses côtés, sur le banc accoutumé, et qu'elle pouvait l'entendre parler de Dieu son Père et de son amour pour les hommes ! Quels instants du ciel que ceux-là ! Comme elle était heureuse !

II

Hélas ! A mesure que les années s'écoulaient, la Vierge Mère sentait s'approcher l'accomplissement de la terrible parole que le vieillard Siméon lui avait dite dans le Temple au jour de sa Purification : « Cet enfant sera un signe de contradiction ; quant à vous, un glaive de douleur transpercera votre âme. »

Elles passèrent bien rapidement, les heures de bonheur ! Un jour vint où c'en fut fini. L'échéance douloureuse prédite par Siméon arriva. Il n'y eut pas qu'une Passion, il y en eut deux : celle du Fils et celle de la Mère.

Essayez de vous représenter cette rencontre dont la tradition nous a conservé le souvenir. Le Christ est en marche vers le lieu de son supplice. La Vierge sainte accourt sur son passage. Sans doute, des cœurs compatissants et fidèles ont essayé de lui épargner ce spectacle. Mais est-ce qu'on peut retenir une mère quand son enfant va mourir ? Malgré toutes les instances, les supplications même, elle a voulu venir. Elle est venue, et elle voit...

Quoi ? C'est là son Jésus, le plus beau, le plus rayonnant des enfants des hommes ? Est-ce bien lui, ce condamné qui chancelle à chaque pas sous le poids de sa croix, ce misérable que l'on a couronné d'épines, dont le visage est couvert de sang, dont tout le corps n'est qu'une plaie, et sur lequel s'acharne une meute féroce de bandits sans cœur et sans pitié ?

C'est là son Fils dont la vue seule autrefois remplissait son âme d'une joie sans limites. Beaux jours de Nazareth, passés jadis dans la paix, dans l'amour, dans l'adoration, où êtes-vous ?

Et ce n'est que le commencement ! Soutenue par quelques femmes, trouvant dans son cœur une énergie surhumaine, la Vierge Marie ne quitte plus son Jésus. Elle assistera jusqu'au bout au drame affreux dont le salut du monde est le prix. Elle sera là quand, sur le sommet du Calvaire, on procèdera aux derniers apprêts du crucifiement. Elle entendra les coups de marteau qui clouent à la croix les pieds et les mains de la Victime. De ses yeux aveuglés par les larmes, elle le contemplera élevé entre ciel et terre, et elle suivra les tressaillements douloureux du pauvre corps tenaillé par la souffrance. Comme d'autant de coups de poignard, son cœur sera percé par les gémissements du supplicié et par les insultes infâmes de ses ennemis qui le poursuivent de leur haine jusque dans son agonie. Elle sera là quand le Christ rendra le dernier soupir, quand le soldat romain transpercera son cœur du fer de sa lance, quand le Sauveur sera déposé de la croix et mis dans son tombeau. Elle assistera à tous ces événements plus cruels les uns que les autres ; et elle ne sera pas abattue par toutes ces peines. Elle restera debout, incarnation vivante de la douleur : *Stabat mater dolorosa.*

Où est-elle la jeune femme, la fille de David, qui, dans l'extase de sa divine maternité, pouvait s'écrier autrefois : « Mon âme glorifie le Seigneur, mon esprit exulte de joie en Dieu mon Sauveur ; car, à partir de maintenant, toutes les générations proclameront mon bonheur » ?

III

Eh bien, non ! Elle ne s'était pas trompée, car s'il y a des heures de telle souffrance qu'elles semblent inoubliables, il y a des minutes de telle félicité qu'elles effacent tout. Et celle où le Christ ressuscité apparut à sa Mère est de celles-là.

Je sais bien que l'Evangile n'en parle pas. Mais il y a des intuitions qui ne sauraient nous abuser, et la piété chrétienne a toujours réclamé que la première apparition du Christ redevenu vivant ait été pour Celle qu'il chérissait plus que tout ; pour Celle qui, plus que personne, avait souffert avec lui : pour sa Mère.

Une très ancienne tradition est d'accord avec cette intuition. Elle rapporte que la Sainte Vierge était restée pendant la nuit du Samedi Saint à Pâques, dans la maison du jardinier de Joseph d'Arimathie, non loin du tombeau divin. Confiante dans la parole des prophètes, confiante plus encore dans la promesse de Jésus lui-même, elle y attendait la résurrection du Sauveur, et c'est là que lui-même, dès l'aube de Pâques, lui apparut, ainsi que l'atteste une chapelle qui fut bâtie en ce lieu, ainsi que l'atteste encore la coutume conservée par le patriarche de Jérusalem, de se rendre en ce lieu dès le matin du grand jour, à la tête de son clergé, et d'y entonner solennellement le *Regina cœli.*

Renonçons, m. f., à décrire cette extase de bonheur que fut cette entrevue. Marie retrouvait son Fils vivant et couronné d'une gloire éternelle. Son œuvre est achevée, l'enfer est vaincu, le monde est sauvé ; et celle qui a connu toutes les extrémités de la douleur, connaît maintenant toutes les extrémités de la joie, joie qui ne finira jamais et qui aura son couronnement au ciel quand, au jour de l'Assomption, elle sera réunie pour toujours à son Fils triomphant. Il est bien vrai, ô Mère, que toutes les générations proclameront votre bonheur !

* *

Quelques instants avant sa Passion, le divin Maître disait à ses Apôtres : « Vous êtes restés avec moi dans toutes mes épreuves. Aussi je vous donne le royaume que mon Père m'a donné. » (Luc, XXII, 28).

Si telle est la récompense accordée aux disciples, que sera celle qui est due à la Mère incomparable

qui partagea jusqu'au bout les douleurs de son Fils ? Elle est la Reine du ciel, puisqu'elle règne sur le Cœur de Dieu lui-même. Elle est la Reine de la terre, qui, en ce moment, chante sa gloire et se réjouit de son bonheur. L'*Alleluia* pascal, en parvenant à Jésus, l'immortel Ressuscité, s'adresse aussi à Celle qui, après s'être associée étroitement à la Passion, est à présent associée au triomphe éternel du Christ.

Regina cœli, lætare ! Oui, réjouissez-vous, Reine du ciel ! Mais réjouissez-vous aussi, âmes chrétiennes qui savez comme elle souffrir pour Jésus, car votre Mère vous attend là-haut pour vous faire partager, à jamais, son bonheur. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XXI

Quasimodo

LES DIVINS TÉMOIGNAGES

Mes frères,

La Providence nous a placés en ce monde pour y livrer un long combat contre nos tendances perverses et pour remporter une victoire : celle qui, par notre sanctification, nous assurera l'immortalité. Notre nature, à elle seule, ne serait pas capable d'obtenir le triomphe ; mais, fils de Dieu, nous avons reçu des droits à l'assistance de notre Père et nous pouvons compter que nous vaincrons si nous lui demeurons fidèles. Mais, pour cela, une condition est primordiale, celle que S. Jean nous indique aujourd'hui : la foi.

I

Notre-Seigneur, en effet, par qui nous acquérons toutes les grâces, s'est présenté jadis à nous, à la fois comme un homme et comme un Dieu. Il est des gens qui se confient à lui parce qu'il est touchant, parce qu'il est noble, parce qu'il fut héroïquement dévoué ; qui l'aiment à cause de sa tendresse, de ses enseignements salutaires, du sacrifice accompli pour nous. Ceux-là rendent hommage à Jésus en tant qu'il fut l'idéale représentation d'une humanité supérieure. Mais cela est très insuffisant. Reconnaître dans le Christ un homme supérieur à tous les autres est un acte purement humain qui ne présente aucune difficulté, pour peu qu'on ait lu son histoire. Il faut davantage : il faut que nous sachions qu'il est Dieu. Et c'est ici que commence l'acte surnaturel proprement dit, celui qu'on appelle la foi.

Contrairement à une opinion trop vulgarisée de nos jours, la foi n'est pas une question de sentiment : c'est une adhésion certaine à une vérité céleste, que nous ne saurions atteindre par notre seule intelligence, mais qui nous est révélée par le Très-Haut. Elle se décompose en deux parties. La première, qui est entièrement à notre portée, consiste à rechercher, par une étude loyale et réfléchie, les raisons humaines qui nous permettent de croire, sans hésitation et sans trouble. La seconde, qui nous dépasse absolument, est la conclusion, le couronnement surnaturel de notre premier labeur : c'est l'affirmation formulée grâce à l'aide divine qui nous inspire que nous croyions aux dogmes divins, non pas à cause de leur évidence intrinsèque, ni à cause des miracles qui les appuient, mais parce que Dieu nous les a garantis et qu'il ne peut ni se tromper, ni nous induire en erreur.

Les motifs terrestres qui nous amènent au seuil de la croyance, se nomment « motifs de crédibilité. » Ils sont multiples et divers. L'existence de Dieu, par exemple, nous sera démontrée par la manifestation même de ses œuvres : la création du ciel et de la terre, — l'organisation merveilleuse du monde, — l'établissement de la loi morale. La divinité du Christ résultera de l'analyse des choses extraordinaires accomplies par lui et qui dépassent les puissances humaines. Ainsi de suite. Tant que nous n'aurons pas franchi ce stade initial des investigations intellectuelles, nous resterons dans un domaine inférieur. Les motifs de crédibilité ne sont pas un but en eux-mêmes : ils ne sont qu'un moyen d'éclairer notre esprit et de nous amener à la décision finale et sainte qui nous fait prononcer le suprême « *Credo.* »

C'est ce mot — souverain lorsqu'il ne sort pas seulement des lèvres, mais part réellement du fond du cœur — c'est ce mot qui nous élève, qui nous ouvre les perspectives des bonheurs impérissables. Nul ne sera sauvé s'il ne croit à tout ce que Dieu a promulgué, à tout ce que l'Eglise enseigne. Puisque le bon Pasteur a pris la peine de descendre et de souffrir ici-bas afin de nous apprendre les vérités surnaturelles, il est simplement raisonnable de joindre, dans notre propre intérêt, nos faibles efforts personnels à l'effort inouï qu'il a accompli lui-même pour notre bien. Nous devons donc nous consacrer, dans toute la mesure où cela nous est possible, à la recherche de la vérité.

II

La meilleure méthode d'acquérir la certitude aux principes que nous a légués Jésus pendant son séjour sur la terre, c'est de bien nous convaincre d'abord qu'il est lui-même Dieu, aussi parfaitement et éternellement Dieu que le Père et le Saint-Esprit. Une fois cette réalité devenue évidente à nos yeux, un raisonnement élémentaire suffira pour nous faire accepter docilement tout ce qu'il a daigné nous apprendre. Nous n'aurons plus, en effet, qu'à nous dire : la divinité du Christ est certaine ; donc sa doctrine est vraie. Un pareil procédé nous épargnera bien du temps, bien des tâtonnements inutiles et de stériles travaux, bien des anxiétés et bien des erreurs.

Mais comment reconnaître, à coup sûr, la divinité de Jésus ? Il faudrait, pour vous en exposer complètement les preuves, plus de temps que les minutes brèves dont nous disposons. Bornons-nous à évoquer le témoignage que l'apôtre bien-aimé nous rappelle, et qui se produit dans les cieux comme dans notre misérable univers.

C'est, avant tout et au-dessus de tout, la Sainte Trinité elle-même qui se porte caution du Messie. Le Père éternel, qui l'a envoyé parmi nous et qui, pour nous, représente plus particulièrement la puissance, a maintenu au Christ fait homme tous les pouvoirs dominateurs dont il jouissait, comme Dieu, dans le ciel. Si Jésus n'avait pu disposer que des moyens que nous employons nous-mêmes, croyez-vous qu'il aurait accompli les œuvres formidables, les prodiges extraordinaires qu'il a semés, pendant trois ans, sur son passage ? Essayez plutôt de réaliser ce qu'il a fait. Or, Dieu le Père, vérité suprême

et sagesse infinie, ne pouvait se prêter ni à une erreur, ni à une imposture.

Envisageons un instant cette hypothèse, blasphématoire et sacrilège, du Rédempteur qui aurait été un simple mortel comme nous et qui aurait voulu duper les foules en se présentant à elles comme le Fils de Dieu, ou qui, plus simplement et plus honnêtement, se serait illusionné sur son propre compte au point de se persuader à lui-même qu'il était Dieu. Ses affirmations auraient, sans doute, été aussi nettes et catégoriques que celles que nous retrouvons à chaque page de l'Evangile. Mais elles auraient été immédiatement démenties par l'épreuve des faits. C'est le contraire qui est arrivé. Les expériences les plus invraisemblables, les pièges les plus subtils des pharisiens, qui étaient bons connaisseurs en la matière, ont toujours tourné à la gloire du Christ. Il n'y a donc plus qu'à en revenir à la parole de Dieu le Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Le Verbe lui-même, seconde Personne de la Trinité divine, s'est rendu un propre hommage à lui-même, en prouvant qu'il demeurait, avec toute son intelligence infinie, dans l'humanité sainte du Christ. Depuis vingt siècles que nos civilisations sont imprégnées de christianisme, nous sommes, malgré nous, blasés quelque peu sur une doctrine qui nous paraît sans doute très belle, mais dont nous n'apprécions plus assez le bouleversement qu'elle a dû produire parmi les nations antiques. Relisez les philosophes païens : comparez-les avec la théorie évangélique. Et dites-moi si, il y a deux mille ans, un sage quelconque eût été à même de promulguer un enseignement et une morale comparables à ceux de l'humble catéchisme d'aujourd'hui !

Quant au Saint-Esprit, n'a-t-il pas attesté, à maintes reprises, la mission de Jésus ? N'était-ce pas lui qui avertissait les prophètes et leur permettait de prédire, des dizaines de siècles à l'avance, les moindres détails de la nativité dans la « maison du pain », Bethléem, de l'agonie et de la crucifixion ? N'était-ce pas lui qui, au matin de la Pentecôte, animait les apôtres d'un esprit nouveau, afin de les lancer à la conquête des âmes que le Christ était venu racheter ?

III

Nous avons donc, dans le Paradis, trois témoins, qui n'en font qu'un, mais dont l'attestation est indiscutable. Nous avons généralement confiance dans l'affirmation des hommes, surtout quand elle est multiple et concordante et qu'elle est corroborée par la foi du serment. Et cependant ils peuvent errer ou mentir, même lorsqu'ils sont nombreux : n'a-t-on pas vu parfois, dans les tribunaux, des témoins subornés ? Tandis que la Trinité sainte est la véracité absolue, inerrante autant qu'impeccable. Mais à cette attestation du ciel, il était bon que vînt s'adjoindre une affirmation terrestre, plus proche de nous et plus facilement accessible à notre raison vacillante. Cette confirmation visible, c'est le Christ lui-même qui, à maintes reprises, s'est chargé de nous la présenter.

Suivons toujours la théorie de S. Jean. La garantie terrestre qui, selon lui, nous est donnée au sujet du Sauveur, se résume en trois faits principaux : l'eau, le sang et l'Esprit. Qu'est-ce à dire ? Je n'ignore pas que les commentateurs ont émis plusieurs interprétations de ce passage délicat. Mais l'opinion la plus communément admise est que l'eau représente le baptême de Notre-Seigneur, lorsque le Messie daigna descendre dans le Jourdain, et incliner sa tête sous la main de S. Jean-Baptiste.

Cette humiliation a quelque chose de surhumain. Le baptême de S. Jean n'était, en effet, qu'une image de la purification intérieure ; il n'était, par lui-même, pas capable de nous élever jusqu'à la filiation divine. Se faire baptiser dans ces circonstances équivalait donc à se reconnaître publiquement coupable. Or Jésus savait bien qu'il n'avait jamais commis, qu'il ne pouvait pas commettre la moindre faute. Pourquoi donc accepte-t-il cette cérémonie ? Parce qu'il a pris sur ses épaules le fardeau de tout le mal accompli par les hommes depuis les premiers âges jusqu'à la consommation des siècles. Connaissez-vous un homme qui s'abaisse jamais à une pareille ignominie ? Il y a là un mystère, qui démontre la supériorité du Christ sur nous.

En ce qui concerne le témoignage du sang, il n'est pas besoin d'insister. Vous avez tous présentes à la mémoire les circonstances dans lesquelles Notre-Seigneur s'est immolé afin de nous rouvrir le Paradis depuis si longtemps inaccessible. Les moindres détails de la Passion indiquent, dans le Messie souffrant, une énergie telle que nul martyr n'eût pu en manifester une pareille. Et, préalablement, l'institution de l'Eucharistie avait été un don que Dieu seul était capable d'imaginer afin d'assurer le bonheur de ceux qu'il aime.

L'attestation terrestre de l'Esprit ressemble assez à son intervention céleste. C'est toujours par les prophéties et les miracles, par la sagesse et la prudence poussées jusqu'à un incomparable degré, que le St-Esprit prouve qu'il réside dans le Sauveur et qu'il ne fait qu'un avec lui. Mais son action éclate encore après le triomphe du matin de Pâques et de l'Ascension. Le St-Esprit reste au milieu de l'Eglise, pour la vivifier de ses dons, pour l'inspirer de ses conseils, pour la contraindre, quelquefois, par ses directives infaillibles. Jamais il ne se prêterait à cette continuelle et vigilante assistance, si l'Eglise n'était pas l'œuvre de Dieu, si Jésus n'avait pas été, même en ce monde, un Dieu qui passait parmi nous.

On pourrait apporter d'autres arguments encore. Mais en présence des démonstrations que nous venons de vous résumer, qui donc ne serait convaincu?

XXII

2e Dimanche après Pâques

L'IMITATION DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes frères,

Notre-Seigneur n'est pas venu en ce monde pour nous montrer le magnifique et stérile spectacle de ses seules vertus. Pour que l'œuvre de notre sanctification s'accomplisse, deux éléments étaient indispensables : l'exemple et la grâce de Jésus, d'une part, mais aussi, d'autre part, l'activité de nos propres facultés. Le salut, en effet, est une affaire essentiellement particulière à chacun. Suivant la formule si souvent répétée, « Dieu, qui nous a créés sans nous, ne peut pas nous sauver sans nous. » Vous entendez bien : le Dieu qui *peut tout*, ne *peut pas* nous entraîner vers le ciel de vive force. Pourquoi cela ? Parce qu'il nous a promis de nous laisser libres et qu'il s'y est, par conséquent, obligé

lui-même. Il nous sollicite, il nous encourage, mais l'ultime décision nous est toujours réservée. Et si — comme nous le voulons tous ici, sans doute, — nous tenons à ce que cette résolution soit heureuse et bonne, la meilleure façon de la faire passer dans la pratique, c'est d'imiter N.-S. Jésus-Christ. Agissons comme il a agi, avec moins de perfection, certainement, mais avec toute la force de notre volonté, et nous aurons la ferme assurance que le Seigneur sera content de nous.

I

Qu'a donc fait Jésus sur la terre ? Avant tout, il a strictement gardé les commandements du Décalogue, dont l'observance s'impose à nous aussi. N'allons pas croire que cette loi divine soit trop complexe ou trop pénible. Elle ne nous impose que trois petites séries de devoirs surnaturellement judicieux.

A tout seigneur tout honneur. Il faut rendre, avant tout, à l'Eternel, les hommages, le culte, l'adoration et l'amour que réclament sa grandeur, sa puissance et sa bonté. Un chrétien s'appliquera donc à s'instruire des vérités religieuses, à bannir de chez lui les livres ou les journaux blasphémateurs, à garder le repos dominical, en le sanctifiant par la prière. Il évitera de jurer en vain par le nom redoutable et béni devant lequel les anges se prosternent dans les cieux ; et lorsqu'un serment sera nécessaire, il le considérera comme sacré.

Mais Dieu ne se contente pas d'être servi directement en lui-même. Pour que subsiste dans la paix la société humaine fondée par lui, et parce qu'il aime tous les hommes d'une égale tendresse, il nous impose de respecter les droits qu'il a conférés à chacun. Envers nos parents et nos supérieurs, il nous commande la soumission, l'affection ; envers nos subalternes, la justice et la douceur ; envers tous les hommes, l'équité qui fait que l'on ne touche illégitimement ni à la personne d'autrui, ni à ses biens, ni à son honneur.

Enfin, pour sauvegarder notre dignité et notre sainteté propres, Dieu a inscrit dans sa loi éternelle l'obligation de la chasteté, la fidélité aux devoirs conjugaux, la franchise, la droiture, la loyauté.

Ces principes fondamentaux comportent beaucoup d'applications diverses ; mais les hypothèses les plus variées peuvent se réduire à ces quelques règles générales, si simples, si normales, si brèves. Et l'on aurait mauvaise grâce à trouver que le Maître suprême s'est montré trop exigeant à notre égard.

Quelques dispositions disciplinaires ont été — en vertu de l'autorité déléguée par Dieu — ajoutées par l'Eglise afin d'assurer notre pratique extérieure, qui est l'une des conditions de notre sainteté intérieure. Assistance à la messe du dimanche et des jours de fête ; confession annuelle et communion pascale ; abstinences et jeûnes du vendredi, des Quatre-Temps et du Carême : qu'est-ce que tout cela a d'effrayant ? D'autant moins que, pour ces préceptes ecclésiastiques, une raison réellement grave, ou l'indulgence de nos chefs religieux peut nous obtenir les dispenses utiles. Le service de Dieu n'a donc rien de dur.

II

Nous devons imiter Jésus dans la manière dont il a suivi les préceptes donnés aux hommes par son Père. Imitons-le encore dans l'exercice de toutes les vertus, qui complètent les Commandements.

Là encore, il faut distinguer entre les vertus qui s'adressent directement au Seigneur et celles qui trouvent plutôt, mais toujours en vue de Dieu, leur application à propos de nos frères.

La foi, tout d'abord, nous amène à reconnaître l'existence de Dieu, à croire sans hésitation à tout ce que, infailliblement, il nous enseigne ; et tout cela parce qu'il l'a dit, sans pouvoir se tromper ni nous tromper.

L'espérance, notre plus douce consolation au milieu des misères présentes, nous permet de compter sur l'assistance divine ici-bas, pour nous consoler et nous soutenir, pour nous purifier et nous sanctifier, pour nous permettre de parvenir aux cieux.

La charité nous unit par un lien d'amour au Père qui règne dans les cieux et aux autres enfants de Dieu qui vivent sur toute la surface du globe.

Notre-Seigneur n'eut pas la foi, car il voyait Dieu face à face ; il en eut pourtant le mérite, car il était dans la disposition de croire, s'il l'eût fallu. De même il n'eut pas l'espérance, car il touchait au terme ; toutefois il attendit de Dieu la glorification de son propre corps. Qu'il ait joui d'une union intime avec cette Trinité dont il faisait partie lui-même, cela est trop évident pour avoir besoin d'être démontré ; encore une fois, suivons sur ce point notre modèle. Mais suivons-le toujours lorsqu'il s'agira des vertus morales qui, dans le courant de l'existence, nous procurent le plus souvent l'occasion d'accomplir des actes méritoires.

Il y en a quatre principales, autour desquelles gravitent toutes les autres. Par la prudence, — bien différente de nos habituelles astuces — nous apprenons à juger toutes choses, non plus du point de vue des avantages naturels, mais de celui de la volonté divine. Et cela nous conduit à éviter les ruses souvent périlleuses pour la réussite de nos affaires, toujours néfastes à notre sainteté : la fraude, le mensonge, la préoccupation exagérée des choses d'ici-bas.

Par la justice, nous obtenons la paix d'une conscience qui sait ne rien devoir à personne. Nous devenons ainsi confiants et généreux, tandis que nous échappons aux tentations de duplicité et de médisance, à la haine comme au scandale, aux larcins comme à la calomnie.

La force nous indiquera ensuite comment il importe de tout sacrifier plutôt que de désobéir ou de renier le Maître suprême. Aussi éloignée de l'ambition que de la vaine gloire, de l'impatience que de la dureté de cœur, de l'insensibilité que de l'inconstance, elle fera de nous des âmes grandes et persévérantes, qui marcheront au but à travers n'importe quels obstacles et qui vaincront le monde comme le Christ lui-même l'a une première fois vaincu.

Et la tempérance viendra nous fixer la règle qui permet de discerner les plaisirs légitimes de ceux qui ne le sont pas ou qui cessent de l'être lorsqu'ils dégénèrent en abus. La Providence a ses raisons — et nous pouvons les discerner jusqu'à un certain point — de nous interdire l'orgueil et l'impureté, la gourmandise et la curiosité vaine, la paresse comme la colère. Elle a d'aussi graves motifs pour nous demander le silence et la discrétion, la mansuétude et la pudeur, la modération et l'humilité.

Au reste, revenons-en toujours à Jésus. Vous aurez beau feuilleter l'Evangile, pourrez-vous le trouver une seule fois en défaut, même sur le détail le

plus minime ? Toute sa vie terrestre fut faite d'équité et de modération, de prudence et d'énergie. Au point que ses ennemis mêmes grinçaient des dents lorsque sa vertu déjouait constamment leurs embûches. Nous avons, nous aussi, des adversaires acharnés à nous perdre. Triomphons d'eux par notre perfection.

III

Tout ce que nous venons d'exposer ne constitue qu'un minimum indispensable pour demeurer en état de grâce, et qui est requis des chrétiens les plus ordinaires. Mais il y a des âmes d'élite qui rêvent de faire mieux encore, de suivre plus complètement Jésus, et de parvenir ainsi à un idéal plus élevé.

La prévoyance du Seigneur leur offre une voie qui doit les conduire à une perfection plus haute, à une couronne plus éclatante. Sans les astreindre sous peine de péché à des charges plus lourdes que celles qui grèvent l'humanité en général, elle leur propose, à titre purement facultatif, des œuvres qui accroîtront leurs capacités spirituelles et leur mériteront de pénétrer davantage dans l'intimité du Sauveur. C'est ce que l'on nomme « les conseils évangéliques, » qui, encore une fois, ne sont pas obligatoires, mais dont nous sommes les premiers bénéficiaires lorsque nous voulons les pratiquer.

Vous connaissez la réponse de Jésus à celui qui cherchait le chemin le plus assuré du divin amour : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as et donnes-en le prix aux pauvres. » Vous savez ce que S. Paul, à la suite du Maître lui-même, a dit de l'excellence de la pureté virginale. Vous n'ignorez pas à quel point le Messie a préconisé la soumission absolue aux chefs qu'il a daigné instituer sur nous. Ces trois engagements, lorsqu'ils sont sanctionnés par des vœux, forment l'essence de la vie religieuse proprement dite.

Mais on aurait bien tort de croire qu'ils soient exclusivement l'apanage des moines et des moniales. Tout en demeurant dans le monde, — où vous avez le droit de rester et où, d'ailleurs, tant de raisons impérieuses peuvent souvent vous retenir malgré vous, — qui vous empêche de faire passer dans vos habitudes les avis donnés par le Pasteur souverain de nos âmes ? La pauvreté ne consiste pas toujours à ne plus posséder un sou. Elle réside en ce fait que, possédât-on des millions, on ne s'attache point à sa fortune et qu'on l'emploie beaucoup moins à assurer son confort qu'à promouvoir des œuvres saintes. La chasteté, en tant que loi, peut et doit être gardée par tout le monde, suivant qu'on est engagé ou non dans les liens du mariage ; en tant que conseil, elle consiste dans l'abstention des jouissances licites ; elle est aussi dans l'intention droite avec laquelle on accomplira les actes permis et on évitera les autres.

Quant à l'obéissance, en plus de celle qui s'impose au moindre chrétien à l'égard de la hiérarchie ecclésiastique, vous pouvez la rendre plus stricte et meilleure, en acceptant les règles des Tiers Ordres qui feront de vous de véritables religieux, qui vous mettront à même de participer à des trésors de privilèges et d'indulgences, tout en vous laissant votre liberté d'action au milieu de vos affaires, de vos négoces, et parmi le commun des mortels.

Ainsi sera réalisé le désir que Jésus formait au temps de son passage parmi nous et qu'il ne cesse de formuler encore, dans les splendeurs de son paradis. Jusqu'à ce que sa divine parole ait retenti à nos oreilles, nous étions « comme des brebis errantes » qui ne savaient de quel côté orienter leurs pas pour trouver un asile et un refuge. Maintenant nous connaissons notre chef et notre Pontife immortel. Il ne nous reste qu'à marcher docilement dans la voie qu'il nous a tracée.

Suivons Jésus, imitons-le : c'est là le secret de la joie, c'est là le secret de la paix, c'est là le secret du bienheureux amour éternel.

Toujours et partout, imitons Jésus. Ainsi soit-il.

TROIS CONFÉRENCES SUR LA RÉSURRECTION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

I

LE FAIT

Messieurs,

Il n'est personne qui n'aime les cloches de Pâques et qui, depuis l'enfance, n'en écoute le son avec une sorte d'émotion ravie. C'est que les cloches de Pâques sonnent la joie et la victoire. Les cloches de la Toussaint ont un accent mélangé et comme deux vibrations contradictoires : elles chantent la gloire et le bonheur immortel des Elus, mais, le soir, leur voix se fausse et se met à pleurer en longs sanglots. Elles pleurent sous le ciel brumeux de novembre, dans le vent déjà glacé qui arrache aux arbres leurs feuilles, dans la grande mort de la nature et sur la tombe des morts. Les cloches de Noël ont quelque chose de la gaieté alerte des carillons de baptême ; elles annoncent la naissance de l'Enfant-Dieu, mais nous savons que cet enfant, qui ne naît que pour souffrir, devra accomplir, dans les tribulations et dans le sang, l'œuvre du rachat du monde ; leur gaieté s'accompagne de tristesse et d'angoisse et elles sonnent sous un ciel sombre et sur une terre nue où plus rien ne vit, assourdies par la neige qui tourbillonne et dont la molle blancheur les étouffe. Les cloches de Pâques sonnent sous un ciel qui se purifie et s'éclaire, sur les vergers parés des premières fleurs, sur les haies qui verdissent, sur les champs où les blés commencent à grandir, dans le riche réveil de l'universelle vie. Elles sonnent le printemps et déjà pour ce motif elles sont joyeuses. Mais elles sont surtout joyeuses et semeuses de joie, parce qu'elles célèbrent triomphalement le plus prodigieux des triomphes : le triomphe du Christ sur la mort, l'anniversaire plus que dix-neuf fois séculaire de la divine résurrection.

Elles-mêmes, les âmes les moins ouvertes au sentiment religieux s'émeuvent au rappel sonore d'un tel souvenir ; les âmes chrétiennes en sont remuées jusqu'en leurs profondeurs. Elles savent, en effet, que cette résurrection est le fait capital de leurs croyances, la pierre de touche de la vérité de leur foi, le levier qui a soulevé le monde ancien et qui l'a jeté au pied de la croix. Le tombeau de Jésus, vide depuis le matin de Pâques, demeure le centre du monde et le point de mire des siècles.

Ouvrons donc l'Evangile et relisons ensemble les pages émouvantes qui nous rappellent et décrivent ce fait inouï. Ce sera notre tâche d'aujourd'hui ; un autre jour, nous donnerons la solution des difficultés soulevées dans ces derniers temps par les incrédules.

I

Après la nuit affreuse et le jour plus affreux encore de la Passion, le Christ en croix avait poussé un grand cri : « Tout est consommé ! » Sa tête sanglante était retombée sur sa poitrine : il était mort. Pour que la mort fût encore plus sûre, un soldat, d'un coup de lance, lui avait transpercé le cœur : quelques gouttes de sang en étaient sorties — les dernières. Ah ! oui, tout était consommé ; tout était bien fini ! Les atroces douleurs ne pouvaient plus déchirer le corps sans vie, les outrages de la populace blesser l'âme absente. Vous dormiez, ô Jésus, du sommeil profond de la mort, vos ennemis ne pouvaient plus rien contre vous ! Des mains amies avaient détaché du gibet cette pauvre loque inanimée qui était le cadavre d'un Dieu, et, après l'avoir embaumée d'aromates, elles l'avaient pieusement déposée dans le sépulcre. Les Juifs, défiants, avaient alors placé des gardes près de la pierre scellée, et le peuple des bourreaux s'était applaudi de sa victoire !

Ainsi donc la douce voix qui annonçait l'Evangile s'était éteinte, et il était enseveli avec le Christ, le rêve inouï d'une royauté divine ! Le monde un instant s'était senti ébranlé sur ses bases, le soleil avait pâli, la terre avait tremblé, et, comme en un cauchemar, on avait vu des morts traîner leur linceul dans l'étrange nuit qui avait pris la place du jour. Mais maintenant, le monde a repris son équilibre, le soleil brille dans le beau ciel de Jérusalem et la terre a retrouvé sa calme et riante figure du printemps. Voilà que tout l'appareil du terrible drame s'efface. L'histoire gardera-t-elle un souvenir de cette adorable aventure finie si tragiquement ? Personne ne doute que ce ne soit à jamais fini, car les tombeaux ne rendent pas ceux qu'ils ont pris une fois. Les apôtres n'ont plus qu'une chose à faire, se cacher pour ne pas devenir la risée des hommes. Quant à vous, ô Jésus, dormez le sommeil dont on ne se réveille pas ; vous avez bien gagné le repos éternel !

Cependant le Sanhédrin se souvient que Jésus, à plusieurs reprises, a prédit qu' « il serait livré, flagellé, crucifié, mais qu'il ressusciterait le troisième jour. » (Math., XX, 18-19). Ils vont trouver Pilate : « Seigneur, lui disent-ils, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a prétendu, lorsqu'il vivait encore, qu'il ressusciterait après trois jours. Ordonnez donc que son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever furtivement et disent : « Il est ressuscité ! » — Pilate, avec mauvaise humeur, leur répondit : « Vous avez des gardes ; allez et surveillez-le vous-mêmes, vous le ferez mieux que personne ! » Ils s'en allèrent, s'assurèrent que le corps était bien dans le tombeau, roulèrent une énorme pierre devant l'entrée, y apposèrent les scellés et postèrent des gardes alentour.

Ils s'en vont, rassurés. Et maintenant, que va-t-il advenir ?

Deux jours et deux nuits se sont écoulés, et le Christ dort toujours dans son tombeau sous la garde des soldats fidèles à leur consigne. Ressuscitera-t-il, comme il l'a naguère annoncé ? Ou bien plutôt, n'est-il pas mort de cette mort commune à tous, qui ne connaît pas de réveil ? Les apôtres, eux, ne dorment plus, ne mangent plus ; ils souffrent du chagrin de sa perte et, souffrance plus aiguë et plus cruelle, le doute leur ronge le cœur et leur trouble l'esprit avec cette question angoissante : si tout était fini ?...

Enfin, l'aube du troisième jour a paru : ils prient et se lamentent toujours. Tout à coup, Madeleine accourt, et jette dans la petite assemblée ce cri éperdu : « Ils ont enlevé le Maître ! »

Voici ce qui s'était passé. Le soir du sabbat, les saintes femmes, Marie-Madeleine, Marie, la mère de Jacques et Salomé voulurent retourner au tombeau pour répandre sur le corps de Jésus des parfums qu'elles avaient achetés. Comme la nuit était venue, elles résolurent d'attendre au lendemain. Debout avant l'aurore, elles partent. Les visiteuses sacrées s'empressent. Elles courent avec une pieuse hâte, humbles femmes qui ont tant pleuré et qu'un vague espoir soutient. Elles vont dans le matin d'Orient, dans le matin printanier et fleuri, rendre des soins funèbres au doux Maître enseveli. Inquiètes, elles se disent en chemin : — « Qui donc roulera la pierre à l'entrée du tombeau ? » Pendant qu'elles cherchent une solution à ce problème insoluble à leur faiblesse, tout à coup la terre tremble, elles voient les gardes s'enfuir, la pierre rouler d'elle-même, puis s'arrêter, et, sur cette pierre, un ange assis, le visage brillant comme l'éclair et les vêtements blancs comme la neige. A ce moment, le soleil était levé ; il faisait plein jour. Elles s'approchent. Le tombeau béant laisse plonger le regard dans sa profondeur noire. Croyant à une profanation, Marie-Madeleine se sauve, éperdue, et court avertir les apôtres.

Les apôtres écoutent ce récit sans y croire. « Le chagrin, disent-ils, a troublé ses sens ! »

II

Madeleine absente, les saintes femmes s'étaient approchées du tombeau. Elles allaient y pénétrer, quand deux anges, sous forme d'hommes, vêtus de robes resplendissantes, parurent devant elles. Elles eurent peur, baissèrent les yeux, éblouies : — « Pourquoi, leur disent les anges, cherchez-vous parmi les morts Celui qui vit ? Il n'est plus ici ; il est ressuscité ! Souvenez-vous qu'il vous l'annonça, lorsque vous étiez en Galilée : Il faut que le Fils de l'Homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. Hâtez-vous, ajoutèrent-ils, d'aller dire à ses disciples qu'il est ressuscité. Il va devant vous en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a promis. »

Elles reprirent, pleines de joie et de crainte, muettes, le chemin de Jérusalem. Tout à coup, Jésus lui-même se présente à elles : — « Le salut soit sur vous ! leur dit-il. Ne craignez point, allez dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; là ils me verront. »

Elles courent aussitôt vers les apôtres, et leur racontent la double scène à laquelle elles viennent d'assister et les paroles qu'elles ont entendues.

Les apôtres ne les crurent point : « Ce sont des rêves de femmes ! » dirent-ils.

Ils étaient plongés dans un morne abattement, quand de nouveau Madeleine fait irruption dans la salle. Cette fois, une joie divine la transfigure : « J'ai vu le Seigneur ! » s'écrie-t-elle. Et elle raconte la scène qui s'était passée dans le jardin voisin du sépulcre. Elle pleurait en errant sous les arbres, quand soudain un homme s'était présenté devant elle. Dans la grande clarté du jour assez haut et à travers ses larmes, elle avait d'abord fait une

confusion et cru que cet homme était le jardinier. Mais il lui avait parlé ; il lui avait dit ce seul mot : « Marie ! » et aussitôt elle l'avait reconnu et elle s'était jetée à ses pieds, prête à les embrasser, ces pieds adorables. Mais il l'avait écartée doucement : « Ne me touche pas, avait-il murmuré ; je ne suis pas encore allé vers mon Père... »

Madeleine a rejoint les saintes femmes, et, toutes ensemble, elles viennent apporter la nouvelle et le message aux apôtres toujours incrédules.

Pierre, Jean et les autres écoutent le récit et n'en sont guère ébranlés dans leur conviction qu'on leur raconte une histoire sans réalité. Pourtant, comme les femmes leur affirment que des anges leur sont apparus dans le sépulcre, ils se décident à faire une démarche. Pierre et Jean se sont levés et sont partis, pour voir... Jean, à qui la jeunesse et la tendresse donnent des ailes, arrive le premier. Il se penche ; il regarde : le tombeau est vide ! il reste comme étourdi. Pierre, qui arrive à son tour, entre, constate que le suaire et les linceuls sont rangés soigneusement dans un coin. Ainsi, comme ils s'y attendaient, ils n'ont rien vu. Malgré tout, Jean croit, si Pierre doute encore.

Tous deux s'en reviennent, plus tristes qu'auparavant, malheureux en même temps et déconcertés : — déconcertés comme ceux qui ne savent que croire, malheureux comme ceux qui ne savent plus que penser, malheureux comme ceux qui ont caressé un grand rêve et dont un événement brutal a détruit la dernière espérance !

Mais Jésus eut pitié d'eux : sans qu'on sache en quelles circonstances, il apparut à Pierre ; ce fut, à n'en pas douter, pour l'assurer de son pardon et le charger de confirmer l'heureuse nouvelle à ses compagnons.

III

Dans le cours de la soirée, Cléophas, — un disciple — vint leur dire : « Le Seigneur est vraiment ressuscité. Je l'ai rencontré sur la route d'Emmaüs où je me rendais avec un autre. Il nous a expliqué les prophéties, et pendant qu'il parlait nous nous sentions le cœur brûlant. Pourtant nous ne l'avons pas reconnu tout de suite. Ravi de sa rencontre, nous l'avons invité à entrer à la maison ; il y a consenti. Il s'est mis à table avec nous, nous avons mangé ensemble et c'est lorsqu'il a fait la fraction du pain que nos yeux se sont ouverts. A peine l'avions-nous reconnu qu'il disparaissait. Mais je vous l'assure, il vit, et je viens vous en annoncer la nouvelle. »

Les apôtres fermèrent les portes de crainte des Juifs et commencèrent à discuter sur ces informations qui leur venaient de tous côtés. Etait-ce vrai ? N'était-ce que de vaines songeries ? Que croire ? Mais tout à coup, sans qu'ils pussent se rendre compte comment il était entré, Jésus se trouva au milieu d'eux : « La paix soit avec vous ! » leur dit-il. Cette fois, ils ne pouvaient plus douter, c'était lui !

Une indicible joie les transporta. Ils n'avaient donc pas rêvé, pendant cette journée d'angoisses atroces où le doute et l'espérance s'étaient si cruellement combattus dans leur cœur ! Tout était vrai. Le Christ ne les avait pas trompés ! ce qu'il avait prophétisé se réalisait ; la mort n'avait pas triomphé de lui pour toujours. Le Maître de la vie avait brisé ses bandelettes, rejeté les aromates qui l'enveloppaient, secoué son linceul ; il s'était levé de la poussière du tombeau et il vivait d'une vie immortelle : *Christus resurgens*, le Christ est ressuscité !

Malgré tout, l'un d'entre eux doutait toujours : c'était l'apôtre Thomas qui, lui, n'était pas présent lors de la dernière et décisive apparition. C'est en vain que les autres lui montraient leur joie triomphante, en vain qu'ils lui disaient : « Nous avons vu le Seigneur ; il s'est révélé à nous tout entier. » Nullement enthousiaste, de nature positive comme on dirait aujourd'hui, plutôt défiant, il n'était pas de ceux à qui on en fait accroire : — « Moi, répondait-il, si je ne vois moi-même et si je ne mets mon doigt dans ses mains, là où étaient les clous, et ma main dans son côté, je ne croirai pas ! » Huit jours passèrent. Or, le huitième jour, les apôtres étaient réunis, les portes closes, dans la maison où ils se rencontraient. Cette fois Thomas était présent. Tout à coup, Jésus parut, bien que les portes n'eussent point été ouvertes : — « La paix soit avec vous ! » dit-il à tous. Il vint alors vers Thomas : « Mets ton doigt là, dit-il, et regarde mes mains. Etends ta main et mets-la dans mon côté. Désormais, ne sois plus incrédule, mais fidèle. » Thomas laissa échapper le cri de la foi : « Mon Seigneur et mon Dieu ! [1] »

A partir de ce moment, les apparitions se succèdent sans interruption, pour ainsi dire.

Un jour, Pierre, Thomas appelé Didyme, Nathanaël de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples étaient ensemble. Simon-Pierre leur dit : « Je vais pêcher ! » Ils lui dirent : « Nous allons avec toi. » Ils sortirent alors, montèrent dans leur barque, détachèrent les amarres. La nuit fut mauvaise : ils ne prirent rien. Le matin venu, Jésus se trouva sur le rivage, mais les disciples ne savaient pas que c'était Jésus. La brume matinale et l'éloignement leur cachaient encore ses traits. Ils ne le reconnurent qu'ensuite, lorsqu'il eut rompu le pain avec eux.

Cette apparition était la troisième dont le Maître les eût gratifiés collectivement depuis sa résurrection.

Peu de temps après, les disciples gravirent, en Galilée, la montagne que Jésus leur avait désignée. Ils le virent et se prosternèrent à ses pieds. C'est alors qu'il leur dit les paroles célèbres : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Allez, instruisez toutes les nations. Baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et enseignez-leur à observer ce que je vous ai prescrit ; et voici que je suis avec vous, jusqu'à la consommation des siècles [2]. »

Enfin, il apparut une dernière fois aux siens avant de monter au ciel, le jour de l'Ascension. Nous verrons plus tard dans quelles circonstances.

* *

Telles sont, Messieurs, d'après les Evangiles, les apparitions du Christ ressuscité. Il s'agit maintenant

[1] Les apôtres qui ont vu Jésus après sa résurrection ne nous ont pas dépeint le divin Ressuscité. Ils ont parlé en témoins et dit seulement ce qu'ils avaient vu et entendu. S Jean (XXI, 4) insinue cependant que des changements s'étaient produits dans son aspect Sa résurrection n'avait pas été une simple réanimation corporelle, un retour pur et simple à la vie Jésus apparaissait dans un état nouveau, glorifié en corps et en âme.

[2] Math., XXVIII, 16-20. « Il est possible que cette apparition s'identifie à celle dont parle S Paul. I Cor., XV, 6, et qui fut perceptible à plus de cinq cents frères à la fois. » (Allo, *Le scandale de Jésus*).

de vérifier ces faits prodigieux. Cette vérification, je la ferai dans mon prochain discours. En attendant, admirons ensemble ce récit si simple, si détaillé, d'un accent de sincérité si saisissant. Quand on lit l'Evangile avec un cœur loyal et sans préjugé ni passions, on n'hésite pas, on dit avec l'Eglise : « *Surrexit Christus*. Le Christ est ressuscité ! » On tombe à genoux et l'on adore. Nous vous adorons, ô notre Sauveur ! A vous notre foi, à vous notre amour, ô vainqueur de la mort ! Que la terre et les cieux exaltent votre gloire ! Pour nous, croyants, nous ne douterons jamais de vous et c'est de vos mains percées, mais rayonnantes, c'est de votre cœur ouvert, mais d'où jaillissent comme d'une source les bénédictions éternelles, que nous attendons au milieu des combats et des misères de cette vie, secours, protections, grâce et salut. Vous avez vaincu la mort ; nous vaincrons la mort avec vous et par vous, et la joie qui nous remplit l'âme en ce jour d'un triomphe qui n'appartient qu'à vous seul, vous la compléterez un jour, nous en sommes sûrs, en nous ouvrant la porte de ce Paradis que vous nous avez mérité au prix de tant de douleurs et de tant de sang.

A Jésus ressuscité, honneur et gloire aux siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

II

LES OBJECTIONS

Messieurs,

La résurrection, telle que nous l'avons racontée hier sur la foi des évangélistes, est-elle un fait réel ou n'est-elle qu'une légende ? On a soutenu, de notre temps, que la résurrection était en dehors de l'histoire, « et qu'elle ne pouvait supporter une démonstration historique. » Est-ce vrai ? Est-ce vrai que la science peut opposer à ce grand événement évangélique des objections graves et troublantes ?

Aux temps anciens, « lorsque l'Europe moderne était encore dans son laborieux enfantement et que la force faisait la loi, l'Orient et l'Occident se ruèrent pendant trois siècles sur le Saint-Sépulcre. C'était à qui l'aurait ; mince enjeu de tant de chocs, de gigantesques efforts, de souffrances, d'héroïsme, de gloire, de sang, qu'un tombeau vide ! Et cependant, autour de ce tombeau la guerre dure toujours ; elle a changé de forme, non d'objet. La lutte des idées et des croyances, la grande bataille morale de la civilisation reste engagée pour la même cause qui arma Godefroy de Bouillon et S. Louis.

« Tombeau où Joseph d'Arimathie déposa le corps du Crucifié, qu'as-tu fait du Mort qui te fut confié, il y aura bientôt deux mille ans ? L'as-tu gardé pour le décomposer dans la poussière où nous allons tous ? L'as-tu rendu à la terre et au ciel, plus vivant que jamais, vainqueur de la mort, maître souverain de la vie ? C'est la question qui ne passe pas ; nul être qui pense ne peut s'en distraire : elle ne lui permet pas l'indifférence ; elle le tient par l'amour ou par la haine. Toujours présente, toujours à l'ordre du jour de l'Humanité, elle enveloppe la plupart des esprits qui l'agitent, elle les provoque, elle les enflamme, les pousse dans un sens ou dans un autre, et il semble souvent qu'elle soit la seule question au monde : Jésus-Christ est-il Dieu ? A la pierre renversée sur laquelle était assis au matin de Pâques l'ange de la Résurrection, tout s'appuie ou se brise [1]. »

Nous, Messieurs, que devons-nous penser et croire ? Que valent les objections que l'on oppose à l'histoire ? Peut-on y répondre ? Comment ? J'espère, Messieurs, que vous serez fixés sur ces questions, lorsque vous m'aurez entendu.

I

1. Voici la première objection, effort désespéré que tentent les incrédules à la suite de Renan, pour supprimer ce prodige. On ne peut rien imaginer de plus misérable que l'explication que donnent, d'un fait inouï, ces esprits qui pourtant se croient éclairés et vigoureux. C'est, selon leur dire, la petite société des amis du Christ qui, ce jour de Pâques, opéra le véritable miracle. « Elle ressuscita Jésus en son cœur par l'amour intense qu'elle lui porta. L'amour, chez ces âmes passionnées, fut vraiment plus fort que la mort, et comme le propre de la passion est d'être communicative, d'allumer à la manière d'un flambeau un sentiment qui lui ressemble et se propage indéfiniment, Jésus, en ce sens, à cette heure est déjà ressuscité. » Ils veulent qu'il vive, bien que mort ; donc il vit. Dans ces dispositions où ils se trouvent, « qu'un fait matériel insignifiant permette de croire que son corps n'est plus ici-bas, et le dogme de la résurrection sera fondé pour l'éternité [2]. » Marie-Madeleine enlève le corps, et le miracle d'amour est accompli, et l'amour, qui avait ressuscité Jésus, prolonge sa vie terrestre au delà du tombeau.

Ce n'est pas de l'indignation, c'est de la pitié que de telles explications inspirent. Qu'est-ce que cette idée prétendue psychologique, d'après laquelle l'amour ressuscite les morts ? A ce compte, personne ne serait mort ni ne mourrait, car il n'est pas d'être, si déshérité qu'il soit, qui ne soit aimé de quelqu'un. Allez donc voir cet enfant qui aimait passionnément sa mère, hélas disparue, et demandez-lui si son amour l'a ressuscitée ! Allez donc voir ce pauvre veuf qui aimait passionnément cette épouse que la mort a brutalement arrachée de son cœur, et demandez-lui si son amour l'a ressuscitée ! Ils vous conduiront sur une tombe et ils vous diront : « J'ai couché là sa dépouille, et elle ne s'est pas relevée ! »

Marie-Madeleine a enlevé le corps du Christ ? Ah ! vraiment ? Et les gardes qui veillaient à l'entrée du sépulcre ? Ces gardes, des hommes, n'ont pu venir à bout de cette femme ? Et ce corps, comment a-t-elle fait, elle, faible femme, pour l'emporter ? Et si elle y a réussi, où l'a-t-elle déposé ? Il faut bien qu'elle l'ait mis quelque part : où ? Si son héroïque amour a tenté cette invraisemblable aventure, son amour aussi a dû la trahir ; il ne se peut pas qu'elle n'ait pas dit son secret ! D'ailleurs, nul n'a trouvé le divin cadavre. Qu'on me montre les ossements du Fils de l'Homme, qu'on me dise où gisent sa momie embaumée ou ses cendres : j'abdique ma foi. Mais si l'on n'a que des raisons aussi pauvres à opposer au récit de l'Evangile, je la garde, et je hausse les épaules devant la monumentale niaiserie de ces explications puériles qui n'expliquent rien, et qui ne peuvent impressionner, décidément, que des ignorants ou des esprits sans attention ni logique.

[1] Hilaire de la Combe. *Sur la divinité de Jésus-Christ.*
[2] *Origines du Christianisme*, t. II, p. 5.

Non, soyons plus sérieux : ce grand fait, si inouï soit-il, est une réalité historique. Avant d'être un dogme, la résurrection de Jésus-Christ a été un événement qui est entré dans l'histoire, comme tous les événements du passé sur lesquels les érudits dissertent. Il ne s'en distingue que parce que, plus discuté, il a été plus certifié.

On peut tout nier, excepté qu'un grand nombre d'hommes ont affirmé, après avoir vu Jésus-Christ mort en croix, l'avoir vu ressuscité. Ils l'ont vu à plusieurs reprises, ils l'ont approché, ils ont entendu sa voix, ils ont mis leur doigt dans ses plaies. Cela fait, ils en ont déposé librement, sans l'ombre d'un intérêt qui les poussât à parler contre tous les conseils de la prudence et de la peur qui leur commandaient de se taire. Leur déposition articulée à haute et intelligible voix, ils l'ont paraphée de leur sang. On a quelquefois vu des patients à la torture fausser la vérité pour sauver leur vie ; on n'en a jamais vu la fausser pour précipiter leur supplice. Pascal qui joignait, à la rigueur du mathématicien, la puissante pénétration du génie, a dit le mot du bon sens : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger ! »

2. — Non, non, dit Renan, simple phénomène d'hallucination collective ! Et ici, il faut citer l'une des pages les plus curieusement sottes du célèbre critique : « Les portes étaient fermées, écrit-il, car on redoutait les Juifs... Le silence était par moments très profond ; tous les petits bruits qui se produisaient par hasard étaient interprétés dans le sens de l'attente universelle. L'attente crée d'ordinaire son objet. Pendant un instant de ce silence, un léger souffle passa sur la face des assistants. A ces heures décisives, un courant d'air, un murmure fortuit arrêtent la croyance des peuples pour des siècles. En même temps que le souffle se fit sentir, on crut entendre des sons. Quelques-uns dirent qu'ils avaient discerné le mot « *schalem,* bonheur ou paix. » C'était le salut ordinaire de Jésus. Nul doute, c'est sa voix chérie ; chacun le reconnaît. Ce fut une chose reçue que le dimanche soir Jésus était apparu à ses disciples rassemblés. »

J'ai dit que cette page était curieusement sotte ; peut-il y avoir en effet explication plus puérile ? Avez-vous entendu les parois d'une fenêtre qui grincent murmurer ces mots délicieux : « *Schalem,* bonheur ou paix » ? Ceux qui connaissent l'histoire de tous les temps pourraient-ils nous citer un autre exemple de ces courants d'air qui arrêtent la croyance pour des siècles ?

Faut-il voir, dans de tels paradoxes, une plaisanterie, un plaidoyer de mauvaise foi ou un merveilleux aveuglement de l'esprit ? Et pourtant, des gens qui ne croient pas à l'Evangile ont cru à ces billevesées !

3. Une autre objection revient sur les lèvres ou dans les écrits des incrédules : « Jésus aurait dû se montrer à ses juges, à tout le peuple, voire à quelque Académie de gens éclairés. »

Ces contrôles publics étaient inutiles. Inutiles aux juges de Jésus ; ils savaient bien qu'il était mort, puisqu'ils l'avaient vu agoniser et expirer sur la croix et qu'ils avaient aposté des gardes près du sépulcre. Or, ils ont constaté que ce sépulcre était vide au matin de Pâques ; ils s'en alarmèrent et ne purent jamais prouver ni que le cadavre avait été volé, ni établir qu'il gisait dans quelque fosse commune, ni, dans l'hypothèse impossible qu'il eût survécu, mettre la main sur ce rescapé d'un supplice où un homme, si robuste soit-il, doit fatalement laisser sa vie. C'est donc qu'il était bien ressuscité.

Inutiles au peuple qui, à l'embarras des juges qui avaient condamné Jésus, devina tout de suite ce qui s'était passé et se convertit en nombre imposant, dès le lendemain de la résurrection. Inutiles aux gens éclairés, parce qu'ils l'étaient, éclairés, suffisamment par les événements qui s'étaient déroulés sous leurs yeux. Et qu'auraient-ils pu faire, ces académiciens, si le ressuscité s'était présenté devant eux ? Le livrer de nouveau à ses bourreaux ? Une Passion recommençait. Et toutes ces exhibitions publiques n'auraient-elles pas soulevé le peuple si facile à retourner ? Quel avantage ? Non, pas besoin d'autres preuves que celles qui sont données par les multiples apparitions aux disciples dont le témoignage est certain [1].

Les faits prodigieux qui suivirent le grand événement confirment du reste avec éclat sa réalité historique : les apôtres marchent sans peur à la conquête du monde, obéissant à l'audacieuse parole : « Allez, enseignez les nations. » Ils font accepter partout la foi à la résurrection, en même temps que la foi à l'Evangile. Un Paul de Tarse, un des plus grands hommes qui aient existé, hier persécuteur des premiers chrétiens, se convertit. L'Evangile et son contenu sont embrassés par tous les peuples connus. Les systèmes cacophoniques de la libre-pensée ne peuvent rien contre l'évidence qui jaillit de cet ensemble de faits. Leurs arguments ne sont que des sophismes.

II

Je voudrais maintenant réunir ou rappeler un certain nombre de raisons très claires qui rendent aux yeux de tout esprit non prévenu le fait de la résurrection de Jésus absolument indubitable.

Quelques-uns nous disent (c'est encore une objection) : « Les récits évangéliques relatifs à la résurrection ne concordent pas absolument. »

— Nous répondons : « Les évangélistes ne se sont pas entendus pour raconter ces faits ; et cependant, si on ne les lit point avec le désir de les trouver inconciliables et qu'on ait la connaissance familière de leurs buts et de leurs procédés, leurs récits s'ajustent ensemble sans qu'il soit besoin de recourir à des subtilités exagérées. Il apparaît seulement que chacun a traité les faits au point de vue de son enseignement général. Pour échauffer une foi déjà pleinement acquise, ils n'ont point soigné leurs relations respectives comme les pièces d'un procès destinées à prouver aux contradicteurs la réalité de la résurrection [2]. »

Il faut se reporter aux circonstances dans lesquelles les évangélistes ont écrit, sentir leur sincérité de témoins, écarter les préventions contre le surnaturel : alors, on n'hésite plus.

Si je lis les Evangiles avec attention, Messieurs, je remarque d'abord que les saintes femmes qui

[1] Pour nous rendre indubitable la mort du Christ, Dieu en a remis le contrôle aux Juifs. Pour nous garantir son retour à la vie, il nous a donné ces mêmes Juifs qui désiraient, qui pouvaient, qui devaient découvrir l'erreur ou la fraude et qui, depuis vingt siècles, n'ont pu apporter une objection vraisemblable. Il nous a donné, en outre, le témoignage de rudes pêcheurs et de paysans galiléens, apôtres et disciples aussi étrangers aux illusions des névrosés modernes qu'aux légendes de la mythologie et aux spéculations des écoles ; des milliers de convertis, au cœur même de Jérusalem, gens prévenus contre le Christ par l'excommunication dont il avait été l'objet et l'ignominie de son supplice. (P. de la Boullaye).

[2] Allo, *Le scandale de Jésus.*

ensevelirent le corps de Jésus avaient perdu tout espoir de le voir ressusciter. En effet, elles semèrent sur la dépouille sacrée les cent livres de myrrhe et d'aloès que le disciple Nicodème avaient apportées au tombeau ; cette quantité énorme de parfums ne leur parut pas encore suffisante : elles en achetèrent d'autres, et c'est pour embaumer encore le cadavre qu'à l'aube du matin de Pâques elles prirent ensemble la route qui conduisait au sépulcre. Or, cette profusion de parfums, dont on entourait les cadavres chez les Juifs, n'avait d'autre but que de combattre la corruption et d'en mitiger les émanations insupportables. En embaumant le corps du Christ, les saintes femmes croyaient donc que ce corps se corromprait comme les autres corps. Loin d'être disposées à croire qu'elles allaient le revoir vivant, leur conviction intime et profonde, attestée si fortement par leur action, était que les restes du Maître subiraient à bref délai l'horreur de la pourriture commune.

Les dispositions morales et mentales dans lesquelles ces femmes se trouvaient, étaient donc aussi opposées qu'on peut l'imaginer à l'état d'esprit qui provoque les visions imaginaires. Elles s'attendaient à tout, aux odeurs nauséabondes, à la lente décomposition qui ne laisse à la fin que des ossements et des cendres ; elles ne s'attendaient pas à la soudaine réapparition d'un mort qu'elles savaient si bien mort ! Ce qui le prouve, c'est que le sentiment qui les bouleversa quand elles virent tout à coup le Christ debout devant elles, ne fut pas un sentiment de ravissement, mais un sentiment douloureux de stupeur et d'effroi. Elles accourent éperdues, et elles affirment qu'elles l'ont vu et qu'il leur a parlé. Dans ces conditions, tout homme qui réfléchit sera de mon avis : elles n'ont pas été le jouet d'un vain songe : elles l'ont vu réellement, il leur a parlé réellement, leur affirmation est certaine ; le Christ est ressuscité !

Si je lis l'Evangile avec attention, je ne puis m'empêcher de remarquer, ensuite, la longue et obstinée incrédulité des apôtres à la nouvelle de la résurrection de Jésus. Madeleine vient leur dire qu'elle a vu le Maître dans le jardin ; ils ne la croient pas. Les saintes femmes viennent leur dire qu'elles l'ont vu, elles aussi, et qu'il leur a parlé : ils ne les croient pas. Même après avoir constaté de leurs yeux que le tombeau est vide, ils hésitent encore. Ce n'est que lorsqu'un homme, Cléophas, tout poudreux de sa longue marche dans la nuit, arrive et raconte en détail son étrange et divine rencontre, qu'ils commencent à être ébranlés. Ce n'est que lorsque Jésus leur apparaît à eux-mêmes et que, pour leur prouver qu'il n'est pas un fantôme, mais bien un vivant, il mange avec eux, qu'ils se rendent enfin et que la certitude prend possession de leur esprit.

Et encore ne sont-ils pas tous convaincus. Thomas, qui, n'étant pas là lors de l'apparition, n'a rien vu, veut voir avant de croire, et il ne croit en effet que lorsque non seulement il a vu, mais il a touché, introduit, comme il dit lui-même, ses doigts dans les plaies des mains et des pieds troués par les clous et dans la blessure du côté ouvert par la lance. Ces hommes n'ont pas accordé légèrement leur croyance. Bien qu'il leur ait été prédit, le fait de la résurrection leur paraissait inouï, impossible. Pour leur propre sécurité et, providentiellement, sans doute pour la sécurité de l'avenir, ils ont exigé toutes les garanties. Ils n'ont cru que parce que ces garanties leur ont été données, toutes. D'où l'on est en droit de conclure qu'un fait, si inouï soit-il, accepté avec un si grand éclat après de si grandes difficultés, ne peut être qu'un fait réel et, pour tout dire, une incontestable vérité historique.

* *

Je m'arrêterai ici pour aujourd'hui, Messieurs. Vous avez sûrement senti, comme moi, la fragilité, pour ne pas dire la puérilité, des objections que les libres-penseurs de la ville ou du village, de la presse et de la chaire du professeur, opposent à cette résurrection de Jésus, qui est l'un des principaux articles de notre foi. Non, vraiment, les ennemis de l'Eglise ne sont forts qu'auprès des faibles, savants qu'auprès d'ignorants disposés à les croire ! Nous, ils nous font sourire, car ils font figure d'esprits traqués qui tentent d'échapper à la vérité par tous les moyens, voire les plus saugrenus.

Ne nous laissons pas impressionner par les sophismes des gens qui viennent attaquer nos croyances au nom de la science et de la raison, mais qui n'ont qu'une science illusoire et une raison vacillante. Qu'importe leur réputation ? Elle est le plus souvent fabriquée de toutes pièces par l'esprit de parti. Ils meurent, on les oublie. La foi de l'Eglise, elle, ne meurt pas plus que l'Eglise elle-même. Elle chante aujourd'hui la résurrection de son Sauveur : jusqu'au dernier jour elle la chantera, en adoration devant le sépulcre d'où un Dieu s'élance, les pieds sur le tombeau de ses ennemis !

« Je crois en Dieu, je crois en Jésus-Christ... qui a souffert sous Ponce-Pilate, qui a été crucifié, qui est mort, qui a été enseveli et qui est ressuscité le troisième jour. » Nous prononçons ces paroles dans notre *Credo* : redisons-les en toute sécurité et assurance : nous n'avons pas un seul mot à en retrancher. Ainsi soit-il.

III

LES PREUVES

Messieurs,

Je vous ai raconté, d'après l'Evangile, le fait de la résurrection de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Dans un second discours, je vous ai montré l'inanité des objections prétendûment savantes, et en réalité puériles jusqu'au ridicule, que l'on oppose à ce fait historique. Pour terminer ces entretiens, je voudrais ce soir mettre en un certain relief quelques raisons qui doivent emporter, ce me semble, la conviction de tous ceux qui veulent bien en peser et apprécier la valeur.

Elles sont d'importance, car c'est la question même de la divinité de Notre-Seigneur qui est ici en cause. Avec cela et au surplus, cette question intéresse l'Eglise et l'humanité au plus haut degré.

Le Christ est-il vraiment ressuscité, oui ou non ? Si oui, il est Dieu ; sinon, l'humanité a été dupe d'une jonglerie ou d'un rêve, sa divinité s'écroule ; il n'est plus qu'une idole à jeter au bric à brac des religions auxquelles on ne croit plus, et son Eglise, une institution appuyée sur le mensonge et dont il est loyal de débarrasser le monde.

Plus que cela : lui refuser nos adorations et combattre et abattre son Eglise, ce n'est pas assez ; il faut rejeter les prétentions de son Evangile et répudier sa morale, car il n'y a plus ni vérité ni morale, un Dieu seul ayant le droit de nous imposer l'une et l'autre. Et de cette sorte, ce ne sont plus seulement la divinité du Christ et sa religion

qui succombent, c'est tout ce qui dirige la vie individuelle et sociale.

Vous le voyez, Messieurs, la question est l'une des plus graves qui soient. Heureusement, nous n'avons pas à hésiter un instant : la résurrection de Jésus est une vérité historique au premier chef, et je vais vous en faire la démonstration à l'aide d'arguments dont il vous sera impossible, je l'espère fermement, de nier l'autorité véritablement triomphante.

* *

1. Voici un premier argument d'une force singulière.

Pendant trois ans, douze hommes attachés au Christ par les liens de l'admiration et de l'amour, ont reçu ses leçons sublimes, l'ont suivi chaque jour et partout. Survient une terrible aventure. Après des succès et des triomphes inouïs, le Christ est trahi, jugé, condamné, crucifié. Ces douze hommes, sauf un, l'abandonnent. L'ayant vu mort sur la croix, cadavre raidi dans le tombeau, dépouille entourée d'aromates, immobile et glacée, plus pâle qu'aucun des morts qu'ils ont jamais vus, car il est vidé de son sang, ils ont douté, ils ont désespéré, ils ont cru que tout était bien irrévocablement fini. Quelques jours ont passé, et voilà que ces hommes que la mort de leur Maître avait débandés, se présentent devant le peuple et lui disent : « Celui que vous avez crucifié et qui est mort est ressuscité. » Ils l'ont vu, affirment-ils, non pas une fois, non pas en un seul lieu ; ils l'ont vu en Galilée, et à Jérusalem même. Cinq cents hommes étaient là, quand il a disparu dans le ciel. Cela, ils le jurent à la face du peuple homicide, et déjà ils sont emprisonnés, menacés de mort.

Comprenez-vous un retournement pareil ? Comprenez-vous, à supposer que ces hommes se soient entendus pour mentir, une pareille audace et une si folle extravagance ? Ils étaient timides et sceptiques hier, quand il s'est agi de défendre leur Maître ; hier, au Jardin des Oliviers, ils se sont sauvés lâchement ; aujourd'hui, ils affirment la résurrection du Christ au péril de leur vie, prêts à verser leur sang en témoignage de leur sincérité. Comprenez-vous un tel courage après tant de faiblesse ?...

Que votre bon sens réponde !

2. Voici un deuxième argument.

L'affirmation que le Christ est ressuscité, les apôtres l'ont produite devant ce même peuple qui avait voulu la mort du Christ. Rappelez-vous la scène atroce devant le palais de Pilate. Rappelez-vous cette foule ameutée par les pharisiens et les scribes, ces clameurs qui réclament la délivrance de Barabbas, ces bras tendus vers Jésus, ce cri lancé par des milliers de bouches convulsives, écumantes : « Enlevez-le ! Crucifiez-le ! » Eh bien ! c'est devant ce même peuple, devant ces masses si mobiles et si passionnées, devant cette mer agitée de la multitude dont les flots irrités ensevelissent sous leur colère tant de grandes paroles, tant de fortes convictions, c'est devant toute cette ville déicide qu'ils proclament leur témoignage.

C'était le jour de la Pentecôte, et il semblait que Dieu ait député vers Jérusalem toutes les nations de la terre pour représenter le monde ancien à ce moment solennel. Parthes et Mèdes, Elamites et ceux qui habitent la Mésopotamie et la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Egypte et la Lybie, Romains, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, tous se pressaient autour des témoins de Jésus-Christ. Et Pierre, se tenant debout avec les onze, éleva la voix et dit : « Hommes de la Judée et vous tous qui habitez Jérusalem, entendez ces choses : Jésus de Nazareth, fameux par les merveilles qu'il a faites au milieu de vous, a été mis à mort, comme vous le savez. Mais Dieu l'a ressuscité selon qu'il a été prédit : *Son âme ne sera pas laissée dans le tombeau et sa chair ne verra point la corruption.* Dieu a ressuscité Jésus, et nous en sommes tous témoins. Que la maison d'Israël le sache bien : ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité. »

Tel est le langage des apôtres devant le peuple. Mais voilà qu'ils sont dénoncés au grand Conseil. Cette fois, il leur faut comparaître devant les représentants de la puissance publique. Cette puissance a du prestige et, de plus, elle est armée par les lois ; elle a dans la main le glaive qui tue. Que vont faire ces hommes obscurs ? Ils ont bien pu parler au peuple ; mais, devant ces magistrats hautains, si disposés à se montrer cruels, encore une fois quelle va être leur attitude ? N'arrive-t-il pas que, devant le pouvoir, le cœur des plus audacieux faiblit, que l'assurance mollit, que les dépositions se contredisent, que la rétractation jaillit aux lèvres du fond d'une âme inquiète et éperdue ? Eh bien, non ! Messieurs, les apôtres ne se dédirent pas, même devant les juges hostiles et tout-puissants !

Ecoutez, je vous lis le texte historique des Actes :

« Il arriva que les chefs du peuple, les Anciens et les scribes, s'assemblèrent à Jérusalem, et Anne le grand-prêtre, et Caïphe, et Jean et Alexandre et tous ceux qui étaient de la race sacerdotale. Et faisant paraître les apôtres au milieu d'eux, ils les interrogèrent : « Par quelle puissance et au nom de qui agissez-vous ainsi ? » Alors Pierre leur dit : « Princes du peuple, et vous, Anciens, écoutez. Il faut que vous tous et tout le peuple d'Israël vous le sachiez bien : c'est par le nom de Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts ! »

Vous ne pouvez pas ne pas voir comme moi, Messieurs, dans ces paroles la preuve d'une sincérité absolue. En parlant ainsi, Pierre et les autres apôtres risquèrent encore leur vie ; ils n'ont pas hésité. Ils ont dit leur conviction profonde, absolue, invincible. L'auraient-ils fait s'ils n'avaient pas été sûrs, d'une certitude sans ombre, d'avoir vu le Sauveur ressuscité ?

3. Dans quelques années, ils mourront tous dans les supplices plutôt que de dire : « Nous nous sommes trompés. » Une telle obstination, une telle fidélité laisse-t-elle place à l'incertitude ? Répondez encore, Messieurs, avec votre bon sens !

4. Voici maintenant un quatrième argument. C'est que les apôtres n'ont pas seulement soutenu, en dépit de tous les dangers, l'affirmation de ce fait de la résurrection de Jésus ; c'est qu'ils l'ont fait accepter du monde. Leur prédication n'a pas seulement été entendue, elle a été crue, et elle l'est encore. Si bien que, comme on l'a dit, le suffrage des esprits est venu couronner la plus haute évidence jointe à la plus haute publicité. La résurrection de Jésus est devenue le fondement de la société chrétienne, la racine historique et dogmatique, le terme initial et le point de départ de l'Eglise. Cette croyance n'a pas été seulement une idée sans lendemain jetée dans les esprits d'une époque ; il y avait en elle une telle force, une si prodigieuse fécondité qu'elle a été le principe générateur, comme